

Dédié à M. l'Abbé Daguzan de Pau, ancien poilu
du 18è.

*A tous ceux qui ont souffert
A mes camarades de misère.
A mes amis l'abbé Lacaze et Henri Ghéon,
qui furent deux beaux « poilus ».*

« La parole est, Messieurs, à notre Député ! »
Le vieux Maire, la voix tremblante, tout voûté,
Venait juste d'achever son discours sur la place,
Au pied du monument, qui sur la populace,
Se levait droit et blanc, dans la houle de deuil,
Comme sur un cercueil, un mort dans son linceul.
Tout le Monde pleurait. Quelques-uns, sanglotaient.
Les parents des Martyrs. Les plus petits
regardaient,
En écarquillant les yeux, les drapeaux et les fleurs,
Et les yeux des aînés, noyés d'étranges pleurs.

Tout à coup, une mère poussa une clameur
sauvage !
Comme si elle revoyait le corps de son enfant,
Elle regardait attentivement, les yeux fous et le
cœur démonté,
La statue de pierre où elle voyait son jeune fils :
Un pauvre soldat mort. Une femme, la France
Baisait son jeune front, contracté par la souffrance.
La vieille mère poussait des cris, en tendant ses
deux mains
Vers les fantômes muets... Tous les autres, en
pleurant fort,
Voulaient faire taire celle qui devenait folle.

« Laissez-moi !... Je l'ai bien vu... hurlait-elle... Mon
cœur déborde !
Je vous dis que je l'ai vu !... Mon petit va parler !...
Regardez-le !... Il balbutie !... Il se redresse... Le
voilà !... »

Comme une rumeur de mer les secoua tous
ensemble.
Tous les yeux épouvantés se tournaient vers la
masse
De pierre...
Un cri d'horreur, une clameur de
gouffre d'enfer
Fit trembler les maisons...

Dans ses chaînes de fer
Le monument semblait frémir... Tout raide,
Empierré, l'homme blanc, avec un regard vif d'aigle,
De son bras dégelé s'appuyant, droit et fort,
Sur la France debout pour bercer sa mort,
Secoua son grand corps, avec un bruit de muraille
Qui se fend... Sur son cœur se déchira une entaille
Sa blessure, où du sang semblait sourdre

*(Acoqui arribèt lougn de ché nous aouts.)
Dediat à Moussu l'Abbè Daguzan de Paou,
ancien pélut daou 18e.*

A tous lous qu'an souffert.
A mous camarados de misèro.
A mous amics l'abbè Lacazo et Henri Ghéon,
qu'an estat dus bèts « peluts ».

« La paraoulo es, Moussus, à noste Députat ! »
Lou beil Mairo, la bois tremblanto, tout voutat,
Binè dzus d'acaba soun discourt se la plaço,
Aou pé daou monumen, que, se la populaço,
Se luaou dreyt et blanc, dens la houlo de doou,
Coume, ses en cercueil, en mort dens soun linçoou.
Tout lou mounde bramaou. Quaouque d'uns
sanglutáouen.
Lous parènts das martyrts. Lous pe petits
gaytáouen,
En se rebouterants, lous drapèous et las flous,
Et lous èils das eynats, negats d'estrandzes plous.

Tout d'en cop, eno may poussèt en bram
saoubaze !
Coume se rebedè lou cors de soun maynadze,
Espiaou, lous èils foous et lou co desmountat,
La statugo de peyro, an bedè soun gouyat :
En praoube souldat mort. Eno hemo, la Franço,
Biquaou soun dzène ten, frouncit pré la souffranço.
La beillo may sisclaou, en tendènt sas duous mants
Bèrt lous fantomes mucs... Touts lous aouts, en
bramants,
Boulèouen ha taysa la que debinè follo.

« Quittats me !... L'ey bè bis... gulaou,... Moun co
rifollo !!
Bous didi que l'ey bis !... Moun petit ba parla !!
Gaytats lou !... Papoutèyo !... Es mastat... Lou
bala !... »

En esprehum de ma lous secudit amasso.
Touts lous èils enchantats birèren bèrt la masso
De peyro...

En crit d'horrurt, en bram de gurg
d'enfert
Hit trembla lous oustaous...

Dens sas cheynos de fert,
Lou monumen semblaou s'estrementi... Tout règle,
Empeyrat, l'homme blanc... en den regart biou
d'ègle,
De soun bras desmourdit s'accoutants, dreyt et
hort,
Se la Franço debout pre calina sa mort,
Secudit soun grant cors, en d'en breyt de meraillo

d'aujourd'hui.

Des maxillaires tendus, l'œil en feu, la tête droite,
Les joues rougissant dans la pâleur marbrée,
Notre Soldat, comme une ombre déterrée,
Parla terriblement au peuple transi d'émotion.

Salut à vous tous ! Il me paraît plus simple
De dire, moi tout seul, ce que je suis... ce que je
sens...
J'ai trop souffert, là-bas, chez la Mort, pour mentir.
Que voulez-vous donc de moi ? Je n'en ai pas
assez fait, ainsi,
Après avoir laissé mes vieux et ma maison,
Avoir donné mon sang et ma claire jeunesse ?
Ce n'est donc pas assez de l'inferral tourbillon
Qui m'écrasa, saigné, comme une pauvre fourmi ?
Ce n'est donc pas assez qu'un trou creusé par un
ami triste
Ait recueilli, un jour, ma chair déchiquetée ?

Il faut donc que je ne puisse pas, dans ma terre,
frappée de coups,
Dormir comme l'ouvrier qui vous a tout donné
Et jusqu'à son dernier soupir, sans plainte, a
travaillé ?
Puisque je suis allé trouver là Mort, ma camarade,
Vous pouvez me dispenser, de refaire la parade.
Vous avez donc besoin, de moi pour vous
distraire ?
Mais pour les délicats il a fallu nettoyer
Ma capote de sang, ma poitrine ouverte !
Vous m'avez tout endimanché dans la pierre taillée

Et, comme si je n'étais, pas sûr de mon sort,
Les malins vont venir m'apprendre que je suis
mort !...
Devant tous mes parents, ma femme, mes enfants,
Vous allez jeter les fleurs cueillies sur les
corsages !...
Les larmes des amis, des miens que vous avez fait
venir,
Leurs prières d'amour, l'or de leur souvenir,

Sont les seuls ornements que je voudrais sur ma
tombe,
Les seuls qui soient l'espoir du pauvre homme qui
tombe
A la guerre. Vous, vous avez besoin de parler !
C'est votre combat. Les uns sont pour râler
Dans le feu et le fer, dans les nuits infernales;
Les autres sont pour jouir, courir les saturnales,
Salir les nids voisins, manger le pain gagné
Par ceux qui se sont alignés, sous les croix de
bois...
Et quand finit, un jour, la mortelle corvée,
Il faut que vous mettiez à l'étalage, votre chair
conservée,

Que se hên... Se soun co s'esquechèt eno entaillo
Sa blessúro, an daou sanc semblaou sourde
daneyt.

Lous clafitas tenduts, l'èil en huc, lou cap dreyt,
Las gaoutos roudzeyants dens la palou marbrado,
Noste souldat, coume eno ombro desenterrado,
Parlèt terriblemen aou puble santrasit.

« Salut a touts bous aouts ! Me semblo pes aysit
De dire, you tout soul, ce que sey... ce que sènti...
Ey trop souffert, la-bas, chez la Mort, pre que
mènti !
Que boulèts doun de you ? N'ey pas prou heyt
ataou,
Après ayé dichat mous beils et moun oustaou,
Ayé baillat moun sanc et ma claro dzenesso ?...
N'es pas doun prou de l'inferral bouhemesso.
Que mesbouillèt, sannat, coume en praoube
hourmic ?
N'es pas doun prou qu'en cros, crouzat pr'en triste
amic,
Aye, en dzoun, recatat ma chairt espichagádo ?

Faou doun que pusqui pas, dens ma terro
bougádo,
Droumi coume l'oubrey, que bous a tout baillat
Et trunqu'a soun darney, sens plagn, a travaillat !
Preque ey anat trouba la Mort, ma camarado,
Poudièts me dispensa de reha la parado.
Ets doun besougn de you pré bous desenneya ?
Mais pr'as trop delicats a fallut netteya
Ma capote de sanc, ma peytrino escaillado !
M'êts, tout endimeychat dens la peyro taillado

Et coume s'éri pas soulide de moun sort,
Lous malins ban béni m'apprenne que sey mort !...
Daouan touts mous parènts, ma hemo, mous
maynadzes,
Anats dzitta las flous, cuillidos sas coursadzes !...
Las lermos das amics, das mènts qu'èts heyt beni,
Lus prièros d'amou, l'ort de lu soubeni,

Soun lous souls ornements que boudri se ma
tumbo,
Lous souls que soun l'espoirt daou praoube home
que tumbo,
A la guerro. Bous aouts èts besougn de parla !
Aco's boste coumbat. Lous uns soun pre rala,
Dens lou huc et lou fert, dens las neyts infernalos ;
Lous aouts soun pré dzoui, courre las saturnalos,
Sali lous nics besins, mïntza lou pan, gagnat
Pras que debat las croutz de boys s'an alignat...
Et quand fenis, en dzoun, la mourtello courbado,
Bous faou mette a l'estal bosto chairt counserbado,
Parla fort das tuats, pr'estouffa lous remorts,
Et, dens das faous sengluts, brama : « Perché soun

Que vous parliez beaucoup de tués; pour étouffer
les remords
Et, dans de faux sanglots, clamer : « *Pourquoi sont-ils morts ?* »
Je sais pourquoi je suis mort ! Avec mes lèvres de
pierre,
Je vais répondre, pour une fois, aux boniments de
foire
De ceux qui devraient pourtant bientôt nous laisser
dormir.

Je suis mort, parce qu'un jour, qui en fit tant gémir !
M'arracha à mes sillons, à ma famille.
Pour saisir le fusil, je posai ma faucille.
Les Messieurs de Paris ne m'avaient pas averti.
Dès mon jeune âge, quand j'étais tout petit,
Ils m'avaient dit que jamais nous ne reverrions la
guerre.
Il ne devait plus se trouver que des frères sur la
terre...
Les autres, de l'autre côté, préparaient leurs
moteurs,
Leurs canons...

Chez nous, les pauvres électeurs
Se croyaient des rois. Quand éclata l'orage,
Je partis comme tous, enflammé de courage.
Mais, pauvre de nous ! nous, tombâmes par tas
Dès les premiers combats... La Mort de ses lèvres
Glacées, but d'un trait, par milliers, nos vies...
Contre notre ennemi et ses artilleries,
Pour ses casques pointus et ses pluies de fer,
Pour tout ce que, en quarante ans, une race d'enfer
Avait pu prévoir et monter, notre armée
Ne put qu'engloutir, fournée par fournée,
Dans la gueule de mort vos jeunes gens.
Coeurs à coeurs, bras à bras, tous en bloc
appuyés,
Il fallut bâtir de chairs et de tendres poitrines
La muraille... pendant que les « *mecs* » et leurs
marraines
S'échappaient, légers, du côté de Bordeaux,
Comme des rats peureux, quand coule le bateau !

Je suis mort parce que ceux qui disposaient de ma
vie
Se sont moqués de moi... le roi de comédie...
Et quand, vers l'Est, le canon éclata
Et qu'ils sentirent qu'ils pouvaient perdre la peau,
Ils m'envoyèrent, moi roi, couronné de mon casque,
Avec mon manteau boueux, avec mon sac et mon
masque...
Sans, rien pour me défendre, abandonné au sort...
Entendez-vous, ceux d'en haut ?... Voilà pourquoi je
suis mort !!

Je suis mort, parce que tous n'ont pas voulu se
battre.
Quand un peuple se lève, il ne faut personne qui

Morts ?... »
Sábi perqué sey mort ! En mous balots de peyro,
Baouc respoude, pr'en cop, as bouniments de
heyro
Das que diourèn pertant lèou nous quitta droumi

Sey mort, parço qu'on droun, que n'en hit tant
gemi !
Me darriguèt à mous regats, à ma famillo.
Pre gaha lou fusil, paousèri ma faucillo.
Lous Moussus de Paris m'aouèn pas abertit...
De dzènemen aouant, quan èri tout petit,
M'aouèn dit que jamès ne rebeyrièn la guerro.
Diouè mey se trouba que das tsays se la terro...
Lous aouts, de l'aoute born, paráouen lus moturts,
Lus canouns...

Chez nous aouts, lous praoube eleturts
Se credèouen das reys... Quand esclatèt
l'aouradze,
Partiri coume touts, allucat de couradze.
Mai, praoubes de nous aouts ! toumbèren a pilots
Des lous premeys coumbats... La Mort, de sous
balots
Mourdits, buhut d'en trèt, pre milleys, nostos bios...
Countro noste ennemic et sas artilleries,
Pre sous casques pintsuts et sas pleyos de fert,
Pre tout ce qu'en crant'ans eno race d'enfert
Aouè pouscut prébeyre et mounta, nosto armádo
Ne pouscut qu'englouti, hournádo pre hournádo
Dens la goulou de mort bostes dzenes gouyats.
Cos à cos, bras à bras, touts amasso appuyats,
Fallut basti de chairts et de tendres peytrinos
La meraillo... tant que lous mecs et lus mayrinos
S'escapaouen, lioutzeys, daou coustat de
Bourdèou,
Coume das rats paourucs quant coulo lou bâtèou !

Sey mort parço que lous que tinèouen ma bio
S'an arrailat de you... lou rey de coumedio...
Et quant, bèrt lou luan, lou canoun esclatèt,
Et que sintúren que poudén perde la pèt,
M'embièren, you rey, courounnat de moun casque,
En moun mantèt hagnous, en moun sac et moun
masque...
Sens rè pre me defènde, abandonnat aou sort...
Entendèts, lous d'en haout ?... Bala perqué sey
mort !!

Sey mort, parço que touts n'an pas boulut se
batte...
Quant en puble se lèou, n'en faou nat que

s'accroupisse...

Et pourtant... il en est beaucoup, jeunes et bien bâtis,
Que j'ai vus, jamais bien seuls, frais, parfumés et vêtus
Comme des freluquets, chacun avec sa poupée,
Traînant sur les trottoirs une odeur de marée !!
Et moi, pauvre sot ... le parent dégoûtant,
Tout sale, tout laid ... le « soldat glorieux »,
Je me suis battu seul, pendant que leur place était vide.
Aujourd'hui ils viennent pleurer et chacun sur moi verse
Le flot de ses discours ! Chacun me mord au cœur !!
Entendez-vous embusqués ? Voilà pourquoi je suis mort !!

Allons ! Approchez donc, les marchands de paroles...
Ne regardez pas si souvent du côté des tables...
Vous avez le temps de manger... Ecoutez le Poilu...
Celui que vous appelez «*sauveur*»... mais que vous n'avez jamais voulu
Défendre ni suivre sur les champs de souffrance...
Regardez donc, si vous l'osez, celle que vous appelez «*la France* »
Votre mère et la mienne ! avec son foulard de deuil
...
Ecoutez-la, sangloter sur ses fils... Avez-vous donc peur ? ... »

Et le mort blanc tenait dans ses bras l'autre pierre
Celle qui le soutenait tout à l'heure. La nuit
Semblait envelopper son front blême de mère,
Malgré le beau soleil de ce matin de mai...
Les yeux blancs étaient pleins de larmes toutes blanches.
Les mères, les pères, transis de douleur, sur les planches des bancs
Sanglotaient, dans le groupe des orphelins...
Les gosses aux cheveux d'or, caressaient, câlins,
Les têtes frissonnantes de leurs vieux... Et la folle,
Accrochée à la pierre d'une main tremblante,
Essayait de faire voir au soldat un enfant.
« Mon fils, je n'ai plus que lui, depuis que tu es parti !
C'est le tien... Prends-le... Je vous suivrai... Je suis vieille...
Mais je peux encore marcher... La France, qui veille sur toi,
Ne sera pas jalouse. Elle a bien vu que tu es mien.»,

La pierre rougissait, brûlée par son haleine...
Sur la place, bientôt, beaucoup s'échappaient...
D'autres, pour ne pas se faire remarquer, se cachaient
Derrière les châtaigniers et les ormeaux...

Le mort

s'acclatte.

Et pertan... gn'a mante un, dzenes et bien bastits,
Qu'ey bis, jamais bien souls, frais, aoulènts et bestits
Coume das ferluquets, cadun en sa poupèyo,
Roussegants sas trouttoirts eno aoudou de marèyo
Et you, praoube mouraout... lou parèn nariou...
Tout sale, tout bilèn,... lou « souldat glourious »
M'ey battut soul, pendèn que lu plaço èro bouytou.
Aneyt bènén brama et cadun se you bouytou
Lou flot de sous discours !... Cadun aou co me mort !!
Entendèts embuscats ? Bala perqué sey mort !!

Anen ! approuchats doun, lous marchants de paraoulos...
Gaytièts pas si souhèn daou coustat de la taoulos...
Ets lou tèms de m'indza... Escoutats lou Pelut...
Lou qu'apperats «*saouburt* »... mais qu'èts jamais boulut
Defènde ni segui sas cams de la souffranço...
Gaytats doun, se l'aousats, la qu'apperats «*la Franço* »
Bosto may et la mèno ! en soun foulart de doou...
Escoutats sous sangluts se sous hills... Ets doun poou ?? »

Et lou mort blanc tinè dens sous bras l'aouto peyro,
La que lou soustinè tout áro... La negreyro
Semblaou engouloupa soun blaouse ten de may,
Maougrè lou bèt soureil d'aquet mat'ïn de may...
Sous èils blancs èren plens de lermos toutes blancs.
La mays, lous pays, trenquats de doulou, se la plancos
Sanglutàouen, dens lou ligot das ourphel'ins...
Lous cóchos, as peous d'ort, parounáouen, cal'ins,
Lous caps frésillounants de lus beils... Et la follo,
Accrouchado aou peyrat d'eno man que trimollo,
Assayaou de ha beyre aou souldat en petit:
« Moun éhant ! N'ey mey qu'èt, dempey que sès partit !
Aco's lou ton... Pren-lou... Bous seguirey... Sey beillo...
Mais poy enca marcha. La Franço què te beillo,
Ne sara pas dzelousou. A bè bis que sès mèn... »

La peyro roudzissè, burlado pré sa lèn...
Se la plaço, bien lèou, gn'a fort que s'escapáouen.
Das aouts, pré pas se ha remerqua, se catsáouen
Darrey lous castagneys et lous oumes...

Lou mort

Lous gaytaou en daou huc dens sous èils. Cade tort

Les regardait avec du feu dans ses yeux. Chaque culpabilité
Mettait sur les visages la honte et l'épouvante :
« Allons ! hurla-t-il plus fort... Où est celui qui fait mon éloge ?
Voyons, l'homme au chapeau de forme...
Approchez-vous !...
Dites-moi donc pourquoi je suis mort ! Vous êtes tout timide !...
Vous avez ri à Bordeaux, à Paris... sur les tombes...
Vous n'avez guère connu, sans trembler, d'autres bombes
Que celles des casinos... Racontez-nous les combats
Des soldats de l'arrière, des terribles sauvés...
Et vous... là-bas... Monsieur Ventre d'Or, nouveau riche,
Qui savez distiller le sang, pourvu qu'il coule à flots,
Venez donc tordre ici, sur le pied du monument,
Votre col de velours et tout le vêtement
De Madame... Nous verrons la pierre tout humide,
Du sang des soldats morts... Cela nous fera rire.

Et toi le Jeantillot, le coq si fringant
Du bourg, qui allais chanter devant chaque foyer,
Pour essayer de s'en faire facile poulailler,
Viens donc chanter, grimpé près de ton mort de pierre,
Et nous dire ton âge. Ce sera fort beau.
Moi, ton aîné, je saurai comment tu as sauvé ta peau
Et toi le fier parleur, cuisinier politique,
Le grand Jeanty, vaillant sauveur de République
Ta vache à lait ! Tu m'as assez traité de ventre blanc !...
Fais-nous voir le tien: Il n'a point de tache de sang !...

Et toi, le combattant du café de la place,
Qui faisais la tranchée avec ta cuiller, ta tasse,
Tes verres vides, ta pipe et ton sac de tabac,
Entre deux manillons attendant le combat.
Explique-moi la guerre, à moi qui ne l'ai vue
Qu'en m'écorchant à vif dans les chevaux de frise,
Me traînant la nuit sur le ventre, pour rôder.
Autour des créneaux allemands et veiller
Sur tes pareils et toi... pour que vous puissiez vivre.
Tu es un témoin calme. Moi, mangé par la fièvre,
Je n'ai rien vu comme il faut. Viens donc nous enseigner
Comment cent mille morts se peuvent aligner ;
Comment il fallait sauter sur le bord de la tranchée ;
Comment l'on se trouvait l'échine disloquée
Allons ! Nous vous écoutons... C'est peut-être moi
qui ai tort ?
Je m'excuse, mes enfants, d'avoir trouvé, la mort ! »

Le fantôme levait ses deux bras sur la foule,
Déchaînant, tout autour, comme un grand vent de houle.

Sas bisadzes mettè la hounto et l'espoubanto:
« Anen ! gulet pé rude... Ant es lou que me banto ?
Beyèn l'home aou capet de forme... approuchats
bous ...
Didets me doun perque sey mort ! Sèts tout
hountous ? ...
Ets ridut à Bourdèou, à Paris... se las toumbos...
N'èts gayre counéchet, sens trembla, d'aoutos
boumbos
Que las das Casinos... Countats nous lous
coumbats
Das souldats de darrey, das terribles saoubats.
Et bous... là-bas, Moussu Bentre-d'Ort, nouèt riche,
Que sabèts destilla lou sanc, pourvu que piche,
Binèts doun torse aquí, saou pè daou monumen,
Boste col de belours et tout l'habillemen
De Madamo... beyren lou peyrat tout humide
Daou sanc das souldat morts... aco nous hara ride.

Et tu lou Dzantillot, lou si fringant béguéy
Daou bourc, qu'anaou canta daouan cade houguey,
Pr, assaya de s'en ha facile pourailleyro,
Bèn doun canta, criquat près de toun mort de peyro,
Et nous dire toun adze... aco sara fort bèt.
You, toun eynat, sabrey coume as saubat ta pèt !
Et tu lou fièrt parlurt... coudiney poulitico
Lou grant Jeanty, balèn saouburt de Republico
Ta baco à leyt !... M'as prou traitat de bèntre blanc !
Ey nous beyre lou ton. N'a pugn taco de sanc !

Et tu lou coumbattant daou café de la plaço,
Qu'adèoues la tranchado en toun quille, ta tasso,
Tous beyres bouyts, ta pipo et toun sac de tabat,
Entre dus manillouns attendèts lou combat...
Esplico-me, la guerro, a you que ne l'èy biso
Qu'en m'engraougnants a biou dens lous chibaous
de friso,
Me roussegants la neyt saou bèntre, pré rouilla
A l'entourn das crenos allemands et beilla
Se tous pareils et tu... pré qué pouscússets bioure.
Sès en calme temougn. You, mindzat per la hioure,
N'ey ré bis coume faou. Bèn doun nous enseigna
Coumé cènt mille morts se poden aligna,
Coumé fallè saouta saou born de la tranchado,
Coumé l'on se troubaou l'esquino desmanchado.
Anén ! Bous escoutan... Es belèou you qu'ey tort ?
M'escúsi, mous éhants, d'ayé troubat la mort ! »

Lou fantome luaou sous dus bras se la foulo,
Descheynants, à l'entourn, coume en grant bèn de houlo,

Il n'en fallait pas autant pour faire peur aux malins.
Sans se retourner, ils couraient sur les chemins,
Les uns après les autres, épouvantés par la pierre
Qui appelait avec un bruit de lame de grande
marée.
Chevaux, ânes, autos partaient avec rapidité,
S'accrochant, s'embourbant. Chacun, comme il put,
S'échappa loin du Mort qui, surgi de terre,
Voulait se faire raconter leurs souvenirs de guerre.

Le long des chaises vides, il était resté pourtant
beaucoup de monde
Des vieux recroquevillés, aux yeux cuits. Au milieu,
Les enfants sans papas, les jeunes fiancées,
Veuves blanches. Plus loin, des femmes courbées
Celles qui n'ont pas voulu oublier. Sur le côté,
Les blessés : boiteux, manchots, les combattants
d'autrefois...
Et puis tous les amis sincères : ceux qui surent
Souffrir, nous soulager de coeur, autant qu'ils
purent;
Ceux qui ne voulaient pas vivre des jours heureux,
Chanter, rire, danser, pendant que nous étions
malheureux.
Il restait donc les martyrs des longs jours de
souffrance...
Ceux qui furent à l'arrière, la fleur de notre France.

Le Soldat mort regarda, tout rêveur, longuement,
Ceux qui l'ont tant aimé, au pied du monument.
Il se mit à sourire et d'une voix plus douce :
« Vous les avez vus, dit-il, s'ils ont tous pris la
course ?
Vous voyez ?... J'ai eu vite nettoyé notre endroit !
Il n'y a plus que moi, le Mort, qui demeure tout
droit !
De ceux qui m'ont fait tuer aucun ne reste.
Maintenant nous allons, sans pleurs, amis, terminer
la fête.

Oui je suis mort mes aimés. Mais il ne faut pas que
vous pleuriez :
Dans le bonheur, la lumière je vais habiter pour
toujours.
Je suis mort à vos yeux, mais je suis encore en vie.
Ni blessure, ni fer, ni aucune maladie
Ne peut plus désormais m'atteindre. Comme un
ruisseau
La joie coule à flots pour moi, près du bon Dieu.
Ils ont éventré mon corps... Ils n'ont pas tué mon
âme.
Et lorsque, sur mon modeste tertre, chacun de vous
pleure
De mon aile, en chantant, je viens vous caresser !
Je suis heureux quand vous pleurez ! Il faut me
pardonner...
Je sais que nous reviendrons ensemble... La nuit
tombante
De nos pauvres jours, n'est que la matinée
D'un jour de rayons, de paix, qui dure sans

N'en fallè pas aoutan pre ha pouu as malins.
Sens se recabira, courrèouen sas camïns
Lous uns après lous aouts, enchantats per la peyro
Que huchaou, en d'en breyt de lame malineyre.
Chibaous, ases, autos partèouen de rescut,
Accrouchants, encloutants... Cadun, coume
pouscut,
S'escapèt loun daou Mort, que, remastat de terro,
Boulé se ha counta lus soubenis de guerro.

Lou long das cheytes bouyts, y'en restèt fort
pertan...
Das beils recouquillats, as èils coyts. Aou mitan
Lous petits sens papas, las dzènos accourdados
Bedos blancos. Pe loun, de las hemos courbados
Las que n'an pas boulut oumblida. Saou coustat,
Lous blassats, torts, mantots, lous coumbattants
d'a'stat...
Apey tous lous amics sanceys: lous que sabüren
Souffri, nous souladza de co, tant que pescüren...
Lous que bouluren pas bioure das dzouns herus,
Ganta, ride, dansa, tant qu'èren malherus.
Restaou doun lous martyrts das loncs dzouns de
souffranço...
Lous qu'esturen, darrey, la flou de nosto Franço.

Lou Souldat mort gaytèt, tout reyburt, lounguemèn,
Lous que l'an tant aymat, aou pè daou monumèn.
Se mettut a souride et, d'eno bois pe douço :
Lous èts bis, se dichut, s'an touts trappat la
couso ?
Ey ayut lèou, bedèts ? netteyat noste endreyt !
Ya mey que you lou Mort que damóri tout dreyt...
D'as que m'an heyt tua, gn'a mey nat que me
rèsto !...
Adaro anan, sens plous, amics, feni la hèsto.

Oui sey mort, mous aymats. Mais bous faou pas
ploura :
Dens lou bounhurt, la luts, baouc toujoun damoura.
Sey mort à bostes èils, mais sey encáro en bio.
Ni blessuro, ni fert, ni nado malaudio
Ne pot adáro mey m'atteigne. Goume en riou,
La dzoyo coulo a flots pré you, près daou Boun
Diou.
An esbentrat moun cors... n'an pas tuat moun ámo.
Et quant, se moun macéou, cadun de bous aouts
brámo,
De moun alo, en cantants, bous bèni parouna !!
Sey herus quant cridats ! Bous faou me perdouna...
Sábi que rebindren amasso ... La neytádo
De nostes praoubes dzouns, n'es que la matinádo
D'en dzoun de rays, de pès, que duro sens rema...
D'én dzoun an, sens dessey, nous pouyren touts
ayma... »

s'arrêter...

D'un jour où, sans soir, nous pourrions tous nous
aimer... »

Les Mères s'étaient levées, grimpées sur les
bancs...

Les jeunes, les petits, juchés sur les branches,
Les blessés, les amis, les femmes, en avant,
Ouvraient tout grands leurs yeux, comme à un soleil
levant.

La France embrassait de nouveau au front son bel
enfant.

Sur tous passait un souffle d'espoir et de courage.

« Oui, je suis mort pour vous... mais mort comme il
fallait.

J'ai su, dans mon trou, que je ne suis pas mort pour
rien.

Pauvre, ignorant... il semblait que je n'étais pas
grand'chose.

J'étais, pourtant, le grand chevalier d'une Cause,
Qui donne, à celui qui la sert, plus de grandeur qu'à
un roi.

J'ai suivi mon chemin sans jamais regarder derrière.
Je me suis laissé secouer par la grande marée
De sang... Suivant toujours, sans trébucher, l'idée
En pensant à vous, je me suis toujours offert tout
entier.

Ni balles, ni couteaux, ni tempêtes de fer
N'ont pu faire abaisser mes yeux... Je suis mort,
maintenant...

Mais vous m'écoutez toujours et vous m'entendez
encore.

Je suis bien mort pour vous, pour les jeunes et pour
les vieux,

Pour les parents, pour les voisins;... pour chanter
des réveils

De miracle à ceux qui s'endorment ou s'amuse.

Je suis mort pour conserver le pain à ceux qui
travaillent,

Pour sauver notre maison, nos champs, les foyers.

D'un peuple de voleurs, de basse pègre, de
malpropres...

Je suis mort pour que jamais personne ne puisse
voir

Des milliers d'enfants écrasés comme du verre...

Pour que le vent de mer, par dessus les dunes,
comme autrefois

Puisse toujours souffler son haleine de Liberté.

Je suis mort pour nos mères, nos femmes, mes
reines !

Pour que leurs bras vaillants ne sentent jamais de
chaînes.

Je suis mort pour mon clocher, mon église, mon
autel

Où notre vieux Curé m'apprit à monter

Au-dessus de la terre et de sa comédie,

Et mit un rayon clair dans la nuit de ma vie.

Las mays s'aouèn luat... grimpados se las bancos...

Lous dzènes, lous petits, criquats se las balancos,
Lous blassats, lous amics, les hemos, en aouan,
Oubrèouen lus grants èils coume a d'en sou luan.

La Franço rebiquaou aou ten soun bèt maynadze.
Se touts passaou en bèn d'espoirt et de couradze.

«Oui sey mort pré bous aouts.... mais mort comme
fallè...

Ey sabut, dens moun cros, que sey pas mort pré rè.
Praoube, moure, semblaou que n'èri pas grand
caouso.

Eri pertan lou grant chevaliè d'eno Caouso,
Que baillo aou que la serp, mey d'aounou qu'a d'en
rey.

Ey sigut moun camïn, sens pugn gayta darrey.

M'ey quittat secudi per la grando marèyo

De sanc... Sens trabucca siguènts toujoun l'Idèyo,
En pensant a bous aouts, m'ey toujoun tout ouffert,

Ni ballos, ni coutets, ni tempestos de fert

N'an pouscut ha bacha mous èils... Sey mort
adáro...

Mais m'escoutats toujoun et m'entendèts encáro... ,
Sey bien mort pré bous aouts, pras dzènes et pras
beils,

Pras parènts, pras bes'ins... pré canta das rebeils

De miracle pras que s'endromen o s'arraïllen.

Sey mort pre counserba lou pan as que travaïllen...

Pre saouba noste oustaou, nostes cams, lous

hougueys,

D'en puble de boulrts, de racho, de gangueys...

Sey mort pré que jamès diguns pusque rebeyre

Das milleys de petits esbouillats comme beyre...

Pré que lou bèn de ma, sas piqueys, coume a'stat

Pusque toujoun bouha sa lèn de Libertat.

Sey mort pré nostos mays, nostos hemos, mas

reynos !

Pré que lus bras balènts sènten jamès de cheynos.

Sey mort pré moun clouchey, ma gleizo, moun

aouta

An noste beil Curé m'apprenget a mounta

Aou dessus de la terro et de sa coumedio

Et mettut en ray cla dens la neyt de ma bio.

Je suis mort pour mon Pays, son parler, son savoir
Tout ce que j'y ai tété de si doux... sans le savoir.
Je suis mort pour que mon nom de Français jamais
ne meure
Et, dans le coeur du Monde, avec sa beauté
demeure...
Mes aimés, levez-vous!... Ne plaignez plus mon
sort...
Priez en espérant : Vous savez pour quoi je suis
mort. »

Le Soldat se tut. Sur la France de pierre
Il appuya, comme avant, sa poitrine trouée.
Son front se plissa de nouveau sur ses yeux
refermés.
Son dernier mot mourut sur ses lèvres serrées.
Le Mort ne parla plus...

Le lendemain, à l'aube,
Les passants matinaux virent dans l'entaille
De sa poitrine blanche, une petite fleur
Enracinée au coeur.

Morte de sa douleur,
La folle au pied du monument était allongée
Froide, raide...
Comme une gerbe
déliée,
Une grande brassée de fleurs, la nuit, à son côté,
Comme un jardin parfumé, sur l'herbe avait poussé.
Et le petit, transi de froid de sa nuit,
Se réveillant heureux dans la moisson montée,
Se mit à cueillir les belles fleurs de mai
Qu'avaient semées pour lui les larmes de la mère...

(Ecrit pendant les vendanges 1923, en pensant à
tous les pauvres amis vendangés là-bas...)

Sey mort pré moun Péïs, soun parla, soun sabé,
Tout ce que yey tetat de si dous, sens sabé...
Sey mort pré que moun noum de Francés jamais
móre
Et, dens lou co daou Mounde, en sa beoutat
damóre...
Mous aymats, luats bous !... Plagnèts pas mey
moun sort...
Prégats en esperants : Sabèts pré qué sey mort. »

Lou Souldat se taysèt. Se la Franço empeyrádo
Accoutèt, coume aouan, sa peytrino traougádo.
Soun ten se replissèt se sous èils rebarrats.
Soun darney mot mourit se sous ballots sarrats.
Lou Mort parlèt pas mey...

Lendeman, a l'ourbaillo,
Lous passants matineys beyuren dens l'entaillo
De sa peytrino blanco, eno petito flou
Enracinado aou co.

Morto de sa doulou,
La follo aou pè daou monumen ero alloungádo,
Freydo, règlo...
Coume eno garbo
d'esligado,
En grant brassat de flous, la neyt, a soun coustat,
Coume en dzardïn aoulèn, se l'herbo aouè poussat.
Et lou petit, trenquat de freyt de sa neytádo,
Se rebeillant herus dans la mestiou mountádo,
Se mettut a cuilli las bèros flous de may
Que yaouèn samenat las lèrmos de la may...

(Escriout pèndèn las benduougnos 1923, en
pènsants à tous lous praoubes amics
benduougnats là-bas...)

D-M. BERGEY.